



UNE EPREUVE INEDITE

Par Indurani Chatoo



Présentation de l'auteure

Indurani Chatoo est enseignante au collège Friendship Filles.

Auteure : Lauréate du concours sur la vie et les œuvres de Leopold Sedar Senghor – sacrée meilleure auteure, meilleure scénariste et meilleure directrice à plusieurs reprises au National French Drama Festival – Parution de ses deux nouvelles dans Collection Maurice – Lauréate au premier concours inter-collège de films organisé par la MFDC.

Elle est aussi instructrice d'art dramatique au Centre de Formation Artistique (CFA) de Goodlands.

Une épreuve inédite

Une épreuve inédite

Le coronavirus, ayant pris son envol pour plusieurs pays à travers le monde, a fini par atterrir à l'île Maurice au début de mars 2020, nous mettant ainsi à rude épreuve et surtout ceux qui l'affrontaient de près.

Mon calvaire a commencé le soir du 19 mars, où l'annonce du confinement qui débiterait dès le lendemain même est tombée à la télévision nationale. La nouvelle de ce fameux 'LOCKDOWN' m'a évidemment prise au dépourvu. J'ai tout de suite pensé à Riya, ma fille, médecin de son état qui devrait revenir à la maison aux petites heures du matin après le quart de nuit.

J'étais encore absorbée dans mes réflexions, quand mon téléphone a sonné. C'était Riya. Elle m'informait qu'elle faisait partie du personnel de première ligne qui devrait prendre en charge des patients suspects d'infection de COVID-19 dans un centre de quarantaine. Elle m'a aussi fait comprendre qu'elle ne rentrerait pas de sitôt. Rien qu'à penser au danger auquel elle s'exposerait m'a glacé d'horreur, et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Tôt le matin, me sentant quelque peu apaisée, je me suis mise à me préparer pour vivre une nouvelle expérience qu'imposait la pandémie. La première idée qui m'a frappé l'esprit, c'était de remonter le cours des ans et adopter le mode de vie de mes grands-parents qui subvenaient à leurs besoins avec le minimum d'aliments et de légumes dont ils disposaient. Donc, mes actions se sont orientées vers la préservation de quelques légumes qui m'en restaient. Il n'y en avait pas beaucoup. Il y avait des margozes et des carottes. J'en ai fait des achards. C'était la seule façon de les conserver durant quelques jours. J'avais des pommes de terre dont j'enlèverais superficiellement la pelure pour ne pas en gaspiller, des oignons, des tomates et une barquette de haricots verts qui m'empêcheraient de crier famine. Pour cela, je me soumettrais à des privations rigoureuses espérant que le confinement ne serait que d'une courte durée. Il y avait aussi des bananes excessivement mûres, mais cette fois-ci je ne les ai pas lancées aux oiseaux comme je le faisais d'habitude. J'en ai préparé des gâteaux que j'ai précieusement mis au frigo car le pain me manquerait cruellement, les fours de boulanger étant éteints.

Fini le temps, où je mangeais à gogo et faisais plaisir au palais par une grande variété de saveurs. Dès lors il fallait manger, non pas pour vivre mais pour survivre, geste qui n'était certes pas facile pour la végétarienne que je suis. Les choses se sont corsées davantage avec l'instauration du couvre-feu sanitaire le 23 mars.

Par cette période de crise, j'avais l'impression que le temps s'écoulait avec la lenteur de l'escargot. Les jours me semblaient lourds, monotones. L'atmosphère était lugubre. Je ne faisais presque rien, aucune activité, même la lecture dont je suis friande. Je n'avais de cœur à rien. Un sentiment de détresse et d'appréhension s'est mis à s'installer en moi. Pire, je m'enlisais dans la sédentarité au point où je dormais jusqu'à très tard l'après-midi. Puis, je me suis vite rendue compte que ce réveil tardif m'était salutaire car je mangeais seulement deux fois par jour, lors du 'petit déjeuner' et au dîner.

La nouvelle vie poursuivait son cours et je m'y laissée emportée. Presqu'un mois après l'apparition de la COVID-19 sur notre territoire, je me trouvais toujours seule, confinée dans ma maison, telle une bête apeurée, dissimulée au plus profond de son terrier, à l'abri du prédateur omniprésent, guettant sa proie. Il m'arrivait souvent pendant la journée de m'asseoir près d'une fenêtre, les yeux troubles, cernés, à fixer sans répit la grille d'entrée que Riya allait rouvrir, je ne savais quand.

Celle-ci était engagée dans une lutte acharnée contre 'l'ENNEMI INVISIBLE'. Au début de la crise sanitaire elle parvenait à trouver du temps, aussi court soit-il pour me téléphoner pour s'enquérir de mes nouvelles et pour me demander de ne pas m'inquiéter pour elle car l'équipe médicale d'urgence mise en place était bien armée et protégée pour éviter toute contagion. Toutefois avec la progression rapide et alarmante de la pandémie et le nombre croissant des tests de dépistage de COVID-19 découlant des contacts de traçage, la pression sanitaire était telle que ses appels se faisaient rares. Ainsi je restais sans ses nouvelles pendant plusieurs jours.

Subséquemment j'ai appris à vivre sans entendre sa voix, feignant le courage, car le moindre infléchissement de ma part risquerait d'ébranler la force de cette frêle créature de 27 ans dont la compassion pour l'humanité l'a conduite, par cette période tragique, au chevet des malades qui loin de leurs proches, luttèrent entre la vie et la mort.

Sans doute, je ne m'envisageais pas non plus son prompt retour, car comme ses collègues, dans le souci de ne pas contaminer les proches, elle aussi avait préféré louer une chambre dans un appartement à proximité du lieu où elle était de service.

A chaque sonnerie du téléphone, mon cœur bondissait, mais j'étais aussitôt déçue. L'appel n'était pas celui que j'attendais. C'était celui d'une collègue de collègue ou d'une de mes sœurs qui faisait part de son état d'âme morbide. Je m'efforçais contre mon gré d'y prêter l'oreille, rien que pour être connectée au monde extérieur, pour me sentir que j'étais encore bel et bien en vie, dans ce monde où la vie s'était quasiment arrêtée. La route principale qui demeurait

déserte et l'absence des tintamarres des klaxons ne prouvaient pas le contraire. Tout était silencieux, sauf que de temps à autre les chants d'oiseaux mettaient du baume au cœur.

La nuit venue, le silence devenait encore plus pesant, voire effrayant. Un sentiment de frayeur m'avait gagnée depuis qu'une collègue, habitant à quelques lieues de chez moi m'avait conseillé par un texto d'être vigilante car des voleurs, profitant de l'absence de mouvements, rôdaient dans les alentours et s'introduisaient dans les maisons. Je vérifiais constamment en tournant à maintes reprises, les poignées des portes pour m'assurer qu'elles étaient solidement fermées. Que j'étais bête de croire qu'on était en sécurité pendant cette période de confinement. Je n'avais jamais imaginé que des loups nocturnes auraient bravé le puissant coronavirus. Dès lors, je passais des nuits blanches. Le cœur battant, l'oreille tendue au moindre bruit, je demeurais aux aguets. J'entendais au loin des grincements de tôles dans un site de construction, ou encore le secouement des branches des fruitiers. Étaient-ce des bruits réels ou s'agissait-il de l'hallucination ? Je ne saurais le dire.

En vue de chasser ce délire, je passais les nuits à regarder la télévision. Les séries dont je ne pouvais pas m'en passer il y a quelques semaines, ne captivaient plus mon attention. La télévision s'est avérée utile car j'y pouvais suivre l'évolution de la COVID-19. Les nouvelles n'en étaient guère rassurantes. Les images diffusées dépeignaient la désolation. Le spectre de la mort, rampant, silencieux, poursuivait sa course effrénée laissant dans son sillage des morts et de nombreuses victimes, indistinctement de leurs races ou classes.

Une nuit alors que je m'apitoyais sur ce drame humain, la sonnerie de mon téléphone m'a fait frémir. Machinalement j'ai pris l'appel. Une voix masculine, non-familière s'est fait entendre.

« Bonsoir, Madame. Je suis de la cellule de communication d'urgence. Vous êtes bien la mère de Riya ? »

Intriguée, j'ai confirmé mon identité.

« Comment-allez-vous madame ? »

« Bien merci. »

« Est-ce que vous avez été en contact direct avec des gens au cours de ces derniers jours ? »

Il avait l'air satisfait quand je lui ai dit que je n'avais point quitté mon domicile depuis le confinement.

« Très bien. Je vous passe Riya. »

Je l'ai remercié en soupirant.

« Allo...maman chérie...tu vas bien ? »

La voix au bout du fil était tremblante. Un frisson m'a parcouru l'échine.

« Oui Riya, ça va. Et toi ? »

« Je vais mieux maintenant. Je suis à présent isolée dans un hôtel. »

Elle m'a vite rassurée : « Ne t'en fais pas maman. J'ai été testée positive au test de COVID-19. Heureusement ce n'était qu'une légère infection qu'on a pu traiter de justesse. »

A ces propos, j'ai senti le sol se dérober sous mes pieds. Dans une sorte d'étourdissement, j'ai failli m'effondrer. N'en croyant pas mes oreilles, je demeurais immobile...éperdue.

Chaque instant succédant à cette annonce-choc, m'était la traversée du désert. Un après-midi, alors que je pensais encore à Riya, j'ai entendu la grille d'entrée s'ouvrir.

C'était elle. J'ai couru la serrer dans mes bras. Elle s'est distanciee :

« Pas d'accolade maman ! »

J'ai maudit ce virus qui a éloigné, même les liens du sang. Des larmes ruisselaient de mes yeux. Le visage de Riya était pâle, marqué de traces bleuâtres causées par le port du masque. Derrière son physique exténué se cachait la bravoure d'une héroïne qui revenait d'une mission inédite. J'étais fier d'elle.

J'ai inhalé. Dehors, l'air était pur. L'asphyxie tant ressentie sous le règne de la COVID-19 semblait être du passé.